

NOTRE NOUVELLE REINE



AVEC LE PRINCE EDOUARD D'YORK.

COURRIER FEMININ

Savez-vous, bien chères lectrices, que je pense à vous non seulement aux heures où j'écris mes conseils de morale, mais très souvent encore à mes heures de méditations personnelles ; car je tiens à vous entretenir successivement de tous les sujets qui vous intéressent et dont l'étude peut vous rendre meilleures, et mon plus grand souci est de ne vous laisser aucun défaut, aucune imperfection.

A ce travail minutieux auquel je me livre, à cette tâche de vous mettre en garde contre les tendances mauvaises de l'humanité, contre l'égoïsme et la vaine gloire, je crois volontiers, d'ordinaire, qu'il n'y a pas de limites.

Mais aujourd'hui, au moment d'écrire, j'ai été saisie pour vous d'une réelle commisération ; vraiment, quand je récapitule mes causeries, je trouve que je vous gronde beaucoup, que je vous moralise sans relâche.

Celles d'entre vous qui me lisent fidèlement doivent être comme ces petits enfants que l'on accable de réprimandes continuelles ; vous avez vu souvent, j'en suis sûre, de ces petites filles, si désireuses d'être sages, si constamment mises en garde par des observations répétées, qu'elles viennent immobiles, comme médusées.

Elles n'osent plus rire et jouer ; elles vont à pas serrés, elles ont des gestes menus ; en un mot, toute leur petite personne est contrainte.

Parfois on les admire, mais souvent aussi on les plaint ; elles semblent privées de la joie d'expansion : l'épanouissement naturel à tout être qui se développe est comprimé chez eux, resserré entre des limites gênantes, qui leur donne un air à la fois doux et souffreteux.

Eh bien, voici la comparaison simple qui m'est venue à l'esprit : si la terreur de mal faire donne à ces jeunes âmes une si pénible inquiétude, peut-être que les personnes plus âgées, auxquelles je m'adresse ici, finissent par ressentir une impression analogue.

Peut-être qu'à force de jeter des cris d'alarme à mes lectrices, de leur signaler des dangers à droite et à gauche, vais-je arriver à les rendre peureuses et défiantes d'elles-mêmes ?

Peut-être que déjà beaucoup d'entre elles se trouvent dans cet état d'esprit nerveux et timide ?

Peut-être que la terreur de commettre une faute, de se soustraire à une obligation, éveille dans leur âme cette terrible peur qui paralyse et rend malheureux ?

Il existe bien des consciences timorées, sur lesquelles ma sévérité sans relâche a pu produire cet effet extrême.

C'est à celles-là que je m'adresse pour les rassurer et leur rendre de la gaieté !

Il est sage, en effet, de redouter les nombreux écueils qui hérissent le

chemin de la vertu, mais il ne faut pas voir de sombres abîmes à l'endroit où la route est absolument plane.

Ceux qui ont peur ferment les yeux et croient être entourés de mille ennemis ; s'ils consentaient à regarder bravement tout autour, ils verraient souvent que leur crainte est puérile et leur terreur sans objet.

Prenez garde de leur ressembler et de grossir, de tout l'effroi de votre imagination, les difficultés de votre vie.

La première, la grande nécessité consiste dans votre résolution sincère d'être vertueuse ; lorsque vous voulez le bien de toute la force de votre âme, lorsque vous avez, sans faiblesse, étudié les moyens de réussir dans votre entreprise, rassurez-vous.

Il est inutile de vous embarrasser de vains scrupules, je vous le répète, il suffit d'être guidé par une volonté ferme de pratiquer le devoir. Mais, de grâce, ne vous repliez pas sur vous-même, en une attitude recueillie et craintive ; ne baissez pas la voix, ne suspendez pas vos gestes ; la vertu n'est pas forcément attachée sous un manteau immobile, et la gaieté saine, le joyeux épanouissement de nos facultés morales ne sont pas contraires à la perfection.

Dilataz-vous, au contraire, soyez heureuses et ne craignez pas de rire, de chanter.

Je souhaite pour vous cette libre expansion de l'enfant qui n'a pas été trop grondé, de qui les élans n'ont pas été arrêtés ; je demande chez vous toute cette grâce spontanée, qui se répand aimablement, sans contrainte, cette douce illumination de la femme qui, tout en restant digne, sait être enjouée et charmante.

Il faut éviter soigneusement cette mine renfrognée, cette voix douce et mielleuse, ces gestes raccourcis, avec lesquelles tant de personnes croient se donner l'apparence de la vertu.

Non seulement il faut éviter ces travers extérieurs, dans lesquels vous ne tombez pas, j'espère, mais, encore, il faut éviter cette contrainte intime, cette inquiétude morale qui ne vous laisse pas de répit.

Le calme est nécessaire au travail de la perfection morale, comme à tout autre travail, et cette nervosité dans le désir d'être vertueuse, risquerait de vous faire perdre la nette vision des choses et la sûreté de votre jugement.

Mon rôle est de vous moraliser sans relâche ; vous devez écouter mes conseils, les mettre en pratique, mais le faire avec la douce sérénité de l'âme honnête et l'épanouissement joyeux d'un cœur sans reproche.

XXX.

BÉDAME !

Ducerceau interroge un hercule sur les instruments de son travail :

— Pourquoi donc appelez-vous ça des haltères ?

— Bédame ! parce que ça donne la soif.

NOTRE NOUVELLE REINE



AU ROUET.